

le coude appuyé sur la table que la bonne Mme Lu-reau a roulée du côté du jardin.

VI.—UN CRI DANS LA NUIT

Tandis que ces tristes événements se passaient dans la petite maison de la rue Pixérécourt, l'hôtel des Chaniers avait aussi son bouleversement et ses angoisses.

Dans l'après-midi, Adèle se trouva subitement très malade.

Une demi heure après, le docteur arrivait.

C'était un ami de Georges, très habile, et dont la réputation commençait à être très grande.

Vers le milieu de la soirée, une belle petite fille fit son entrée en ce monde.

Georges se pencha sur le lit, les enlaça, les étreignit, toutes les deux, et les couvrait indistinctement de baisers fous :

—O mes amours ! dit-il, comme je vous adore... Avec quelle joie je vais travailler pour vous !...

Le docteur revenait.

Du seuil de la porte, il vit la scène.

—Eh bien !... Eh bien ! fit-il avec indulgence, en voilà une jolie histoire !... Voulez-vous bien laisser ma malade tranquille, monsieur Chaniers, s'il vous plaît.

—Docteur, ne grondez pas, je suis si heureux !

—Oui ! Oui ! C'est entendu, mais vous le serez bien davantage dans quelques jours, lorsque Mme Chaniers promènera son bébé dans le jardin. Pour cela, il faut m'obéir ?

—Et faire, quoi, terrible docteur ?

—D'abord le moins de bruit possible. Ensuite ne pas la faire parler, ne pas lui parler, ne pas lui donner d'émotion. Vous voyez que vous êtes tout à fait en train de réaliser ce programme-là !

—Les émotions douces ne font pas mal, docteur.

—Autant que les autres, dans l'état où est Mme Chaniers. Pour le quart d'heure, je suis le maître, et je commande.

—Parlez, docteur, on vous obéira.

—Madame va aussi bien que possible, mais je ne veux pas compromettre ce bien-être. Vous non plus, n'est-ce pas ?

—Certes !

—Eh bien, vous allez la laisser seule, la garde que j'ai amenée avec moi la veillera avec mes instructions particulières.

—Je vous en supplie, docteur, permettez-moi de ne pas la quitter.

—Il n'y a pas de danger.

—Je ferai si peu de bruit.

—Non, vous ne pourriez pas vous empêcher de remuer, de vous lever pour la regarder.

—Vous vous trompez, je ne ferai pas un seul mouvement.

—Non, encore une fois. Rien que l'émotion de vous savoir à côté l'agiterait. Elle ne dormirait point. Or, il faut qu'elle repose.

—Mais moi, monsieur, demanda Suzanne avec une expression d'ardente prière, vous allez me donner la permission de rester, n'est-ce pas ?

—Pas davantage. D'ailleurs, il faut que vous vous occupiez du bébé, et que vous vieilliez sur lui.

—Laissez-moi ma fille, supplia Adèle très bas.

—Demain, je vous la rendrai et vous ne la quitterez plus si vous êtes sage jusque-là, mais ce soir, il faut reposer, c'est ça l'essentiel. Il est tard, minuit et demi. Je reviendrai de bonne heure demain matin, et je veux vous trouver très bien. Allez, donnez-moi cette demoiselle que je veille moi-même à son premier coucher.

Et très doucement, avec une adresse de femme, le médecin enleva Mlle Georgette qui était sage comme une petite image.

—Là, mademoiselle, dit le docteur en couchant lui-même la petite sur ses langes de batiste, dormez bien, et n'éveillez pas votre maman.

Puis s'adressant à Suzanne :

—Donnez-lui à sucer cette nuit un peu d'eau sucrée dont vous imbiberiez un petit morceau de toile, cela suffira jusqu'à demain matin. Et vous, ma chère enfant, dormez afin d'être vaillante au jour, et de remplacer la garde quand elle ira se reposer.

Un grand divan était dans le cabinet.

—Je m'étendrai là-dessus, docteur, dit la jeune fille.

Le médecin n'avait plus rien à faire dans la

maison où nulle complication n'était plus à craindre, il s'appêta à regagner sa demeure.

—Je vous accompagne jusqu'en bas, docteur, lui dit Georges ; et puisque vous m'interdissez la chambre de ma femme, je descends, ça me fera prendre l'air.

Ils disparurent en effet tous les deux, éclairés par Suzanne, qui resta penchée sur le palier d'en haut, n'osant pas s'éloigner du berceau où reposait déjà l'enfant qui lui était confiée.

Le temps qui avait été très chaud tout le jour venait de tourner à l'orage.

—Enfin, voilà un peu d'eau, dit le docteur, il en était temps, c'est qu'on étouffait depuis quelques jours !...

—Il va faire un temps de chien, dit Georges, si vous attendiez. Nous resterons à fumer quelques cigares dans le salon d'en bas, voulez-vous ?... Ma femme ne nous entendra pas. Je vous accompagnerai jusque chez vous quand l'averse sera passée.

—Merci, on serait trop inquiet à la maison. Je marche vite, je trouverai des voitures à la station du boulevard de Belleville, au coin du faubourg du Temple. Il n'est pas une heure, il y a encore du monde partout.

—Voyez plutôt sur la place des Fêtes, c'est à côté.

—Merci, j'aime mieux aller jusqu'au boulevard, même sous la pluie, marcher me fait du bien.

Tout à coup, Georges s'arrêta au milieu de la cour.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda le médecin.

—Je vois de la lumière passer entre les rideaux de mon cabinet, et j'en suis étonné.

—Chez-vous !

—Non, dans mon cabinet de travail à l'usine. Là voyez-vous ce mince filet brillant ?

—Oui.

—C'est d'autant plus extraordinaire, que lorsque j'ai fermé la porte hier au soir, les rideaux étaient relevés, j'en suis sûr. Et maintenant ils sont baissés.

—Voulez-vous que nous allions voir ce que c'est ? demanda le docteur.

Mais Georges avait réfléchi.

—Merci, dit-il. Ça ne peut être que mon beau-frère Pierre de Sauves, qui aura reçu du Havre la dépêche que je lui ai envoyée à deux heures, il aura pris l'express de six heures, et vient d'arriver. On arrivait à la rue dont la porte était entr'ouverte.

Une voiture descendait très vite sous l'orage à quelques mètres en avant, probablement le fiacre qui avait porté M. de Sauves de la gare Saint-Lazare à Belleville.

Georges le héla.

Mais sa voix se perdit dans le bruit du tonnerre dont les premiers roulements commençaient.

—Laissez, dit le médecin, j'en trouverai un en route. A vous revoir, à demain ! Surtout n'éveillez pas votre femme et ne laissez pas votre beau-frère entrer dans sa chambre avant que je ne l'aie revue.

—N'ayez pas peur. Ce sera fait.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent.

Le médecin s'éloigna rapidement, allant vers le boulevard, tandis que Georges Chaniers, après avoir soigneusement fermé la porte de la rue, se dirigeait vers son cabinet situé au rez-de-chaussée de l'usine. L'averse maintenant faisait rage.

Seule dans l'obscurité opaque, la raie lumineuse qui passait entre les rideaux mal joints du cabinet scintillait très vive et très distincte.

Enfin, Georges atteignit le seuil de l'usine.

Il ouvrit la porte, il entra.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un coup de tonnerre plus violent que les autres ébranla la maison du faite à la base, tandis que le ciel apparaissait zébré d'ardents serpents de feu.

Au même moment, un cri aigu, atroce, terrible, cri de suprême appel ou d'indicible souffrance, cri de bête ou d'homme qu'on égorge, traversa l'air, dominant tout, même les éclats de la foudre, même le bruit de la pluie tombant toute droite sur les ardoises de la toiture, même les hurlements du vent tourbillonnant et se déchaînant en une formidable tempête sur les hauteurs de Belleville.

Cinq minutes à peine s'écoulèrent encore, et la

raie lumineuse des rideaux s'éteignit puis bientôt après, la porte de l'usine se rouvrit, et une forme humaine apparut vaguement à la lueur des éclairs qui continuaient à jeter sur la terre leurs lumières éblouissantes mais si rapides.

Cette forme était bizarre, on eût dit un homme de taille moyenne, qui portait sur ses épaules un fardeau sous le poids duquel il pliait.

Mais l'éclaire avait passé, l'obscurité était redevenue opaque, profonde, impénétrable... On ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien.

VII.—OU EST-IL ?

La morte repose toujours sur sa couche funèbre, mais elle est seule.

La pauvre petite orpheline est déposée dans ses langes, au bout du lit de sa mère. Elle dort, inconsciente de son malheur : premier sommeil, à côté du suprême repos !...

Bientôt, Gages apparaît au seuil de la chambre. Il est aussi pâle que la morte, il chancelle...

Il prend la petite fille dans ses bras et la considère longtemps, farouche...

—Je ne veux pas rester en France, dit-il enfin ; la solitude, les camarades... les vieilles habitudes... ça irait mal !... Je vais partir pour l'Amérique après-demain. Oui, je partirai à moins que... Il regarde vers la porte, on dirait qu'il a entendu quelqu'un, il a peur !...

Au bout de quelques minutes, il se rassure, et continue s'adressant toujours à sa fille :

—Je ne peux pas t'emporter, mon pauvre trésor qui me coûte déjà si cher !... Il faut que je me sépare de toi !... Mais je ne veux pas te confier à une nourrice, cela non jamais !... Non, je te veux riche, heureuse, aimée !... Viens, mon amour, viens !...

Il s'en va de nouveau. Il emporte l'enfant... Il descend vers les jardins et se dirige tout droit vers la maison des Chaniers. Il marche un peu vite devant lui, sans hésitation, sans crainte.

D'abord, il connaît admirablement les êtres, puis la nuit est toujours profonde malgré l'orage qui ne gronde plus, et la pluie tombe encore. A ses allures, on voit qu'il a son plan. Il ouvre la porte du petit hôtel qui n'est point fermée à clef ; il se déchausse, et ne fait pas plus de bruit qu'un chat.

Il écoute...

Le plus profond silence règne dans la petite maison.

Une dernière fois, il écoute.

—Tout le monde est éreinté, se dit-il ; la nuit s'avance, chacun dort. La petite fille doit être gardée par Suzanne, à son âge le sommeil est profond... elle ne m'entendra pas !

Comment Eugène sait-il que chez les Chaniers une petite fille également vient de faire son entrée en ce monde !... Et comment ce projet a-t-il pu naître en lui de venir apporter sa petite orpheline à la place de cette enfant déjà si aimée, si choyée ?

—Allons, se dit-il encore, courage !... Si on s'éveille, je dirai que ma femme est morte, que je suis désespéré, que ma fille va mourir de faim, que je l'apporte pour qu'on la soigne au moins jusqu'au jour !...

Il rit silencieusement... Une trouvaille, cette idée... Si on le pince, il a son prétexte pour que sa présence ne soit pas jugée trop extraordinaire.

Il sait où couche Suzanne.

Enfin, il y arrive dans la chambre. Une sueur froide l'inonde malgré son aplomb formidable. Il met cinq minutes à écouter, à saisir le loquet, à le faire tourner sans bruit. Un craquement se fait entendre dans le corridor.

Que va-t-il se passer ?... C'est peut-être la garde qui vient voir comment va l'enfant ! Malgré son prétexte, quel scandale, si on le trouve là... Des explications, des mots... du bruit... et... le reste !... Ses yeux s'arrondissent.

Une effroyable peur l'étreint. Mais non, il s'est trompé, le craquement ne continue pas, il n'y a personne.

Cette fois-ci, il entr'ouvre la porte, il passe un tout petit peu la tête.

Dans son berceau, l'enfant repose ; sur le divan, tout à côté, Suzanne est étendue tout habillée.

A pas de loup, le misérable s'approche.

D'une main, il soulève Georgette ; de l'autre, il pose sa fille à lui à la place de la petite Chaniers.

A suivre